

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

—On se moque de nous !
 —Ça devient fatigant !
 —Paie-t-on ou ne paie-t-on pas ?
 Le tout, émaillé de ce que les langues du globe ont pu enfanter de jurons énergiques.
 Cependant, le chef d'équipe avait frappé au guichet, doucement d'abord, plus fortement ensuite.
 Le guichet s'était entrouvert, et le caissier avait répondu qu'il fallait attendre.

Cette réponse fut transmise de bouche en bouche.

D'abord, ce fut de la stupéfaction.

Un retard ! mais cela ne s'était jamais produit ! Pour quelle raison cela se produisait-il ?

Était-ce donc qu'on ne voulait pas les payer ?

Où bien, n'y avait-il pas d'argent en caisse ?

Est-ce qu'on admettait un retard de leur part, à eux ?

Est-ce qu'on ne les mettait pas à l'amende pour une infraction, pour un oubli ?...

Un sourd murmure accueillit la communication, allant et venant d'un bout à l'autre de cette colonne mouvante.

Il ne fallut pas longtemps pour que le mécontentement se changeât en fureur.

La colonne se rompit, des groupes animés se formèrent, des discussions s'élevèrent, accompagnées de gestes menaçants ; car, ainsi qu'il arrive toujours dans la foule, les avis se partageaient.

Et comme toujours, les plus violents étaient aussi les plus écoutés.

Des orateurs s'improvisaient, jetant sur la co-

lère de leurs compagnons des phrases terribles. Encore quelques mots et le chantier flamrait.

—Giovanni Corda nous fait banqueroute ! cria une voix.

Cette voix était celle de Landrin, le plus ardent parmi ceux qui dirigeaient les mécontents.

Et, aussitôt, de tous côtés, des cris s'élevèrent : —Corda est un voleur !... Il a pris la fuite avec notre argent !

—Il faut exiger qu'on nous paie tout de suite ! —Enlevons le caissier.

Et tout de suite, sans qu'un mot d'ordre eût été donné, tous les bras se trouvèrent armés, les uns d'une pelle, les autres d'un pic, d'une pioche... bref de l'outil qui se trouvait à portée.

En voyant autour de lui ces visages menaçants qui le regardaient en semblant lui demander conseil, Landrin s'écria :

—Prenons le pavillon d'assaut, et payons-nous par nos mains.

—Et s'il n'y a pas d'argent ?

—Eh bien ! répliqua-t-il féroce, nous nous paierons sur la peau du caissier.



Le feu était allumé et déjà une épaisse fumée s'élevait en tourbillonnant. — Voir page 10, col. 1.

On applaudit, et trente des plus furieux s'avancèrent vers le pavillon, précédés de Landrin, et hurlant :

—A bas la cambuse !... A mort le caissier ! Dès qu'ils virent les mécontents prêts à mettre leurs menaces à exécution, les surveillants se précipitèrent pour leur barrer le passage.

L'un fit un faux pas, trébucha contre un madrier et tomba ; avant qu'il eût le temps de se relever, il était entouré par ces forcenés et désarmé.

Ses camarades voulurent revenir sur leur pas pour le délivrer ; Landrin leva sur sa tête le pic qu'il tenait à la main et leur cria :

—Un pas de plus et je lui défonce le crâne.

Ils s'arrêtèrent ; alors le bandit ajouta :

—Sortez du chantier et laissez-nous faire nos affaires... sinon, il paiera pour vous.

Les surveillants se consultèrent entre eux, puis s'éloignèrent à pas lent.

Que pouvaient-ils contre ces trois ou quatre cents furieux ? Sacrifier leur vie inutilement.

En cédant, ils sauvaient la peau de leur camarade et qui sait, Giovanni Corda arriverait peut-être, à temps, pour arrêter l'effusion du sang et éviter un désastre.

Tout à coup un sifflement strident retentit dans le lointain, et un panache de fumée s'éleva vers le ciel.

C'était le train de Colon, celui-là même qu'avait dû prendre l'entrepreneur, qui quittait la station et s'enfuyait vers Panama.

—Le patron va être ici dans cinq minutes, murmura l'un des surveillants, et convaincus de leur impuissance, ils sortirent du chantier.

Cependant, le malheureux, dont les ouvriers s'étaient saisis, avait été lié à un tronc de maniglier ; un des plus agiles avait grimpé jusqu'à l'une des branches, y avait passé une forte corde terminée par un nœud coulant.

Ce nœud fut passé au cou du prisonnier.

Puis un des travailleurs fut laissé en faction, avec ordre de pendre l'otage, au moindre mouvement que feraient les surveillants.

S'étant ainsi assuré la neutralité de ceux-là, la troupe forcenée revint au pavillon.

Mais le guichet demeurait clos ; sans doute le comptable et le caissier étaient-ils décidés à faire la sourde oreille, se croyant à l'abri de derrière leur mur de briques.

Alors, Landrin avisant à terre une poutre énorme, destinée à boiser le tunnel, fit un signe.

Ce signe fut compris ; car, aussitôt, une vingtaine de forts gaillards se précipitèrent, soulevèrent l'énorme pièce de bois et se dirigèrent en courant vers la porte du pavillon.

Des applaudissements éclatèrent :

—Bravo ! cria-t-on, défoncez la cambuse !

En même temps, le madrier, vigoureusement conduit, allait frapper, comme un bélier, la porte contre laquelle il résonna sourdement.

Puis, les assaillants se reculèrent, revinrent au